



BRIAN BLOMERTH

lettre m'annonçant l'irréparable, écrit Heim le 9 janvier 1959. Je réalise le dur calvaire que vous avez dû connaître. Ma pensée, dans les mois écoulés, en marge de nos lettres, s'y reportait sans cesse. »

Durant cette période dramatique, les deux hommes se confondent en marques d'amitié. Heim fait nommer Wasson correspondant du Muséum, le 19 décembre 1957. Dans le même temps, il entreprend de donner à une variété de psilocybe le nom scientifique de *Ps. Wassonii Heim* – en vain, hélas, car une autre équipe de chercheurs l'a devancé. Quant à Wasson, il organise, moins d'un mois après la mort de son épouse, un voyage de huit jours à New York pour son ami français, ponctué de conférences, de visites et de dîners avec l'élite locale.

« CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE »

Il faut dire que le banquier a le bras long. Quand il se rend à Paris, Wasson dort au luxueux l'hôtel Lotti ou au Ritz, près de la place Vendôme, où se trouve l'antenne française de sa banque. Il donne rendez-vous au Traveller's Club, un cercle huppé des Champs-Élysées. Et mobilise les employés de J.P. Morgan ou de la Société générale, voire les attachés de l'ambassade américaine, pour effectuer tout type de commissions – y compris mycologiques. Roger Heim sera l'un des principaux bénéficiaires de cette prodigalité, même après la fin de son mandat de directeur du Muséum, en 1965 – il continuera d'y exercer en tant que professeur de mycologie, et prendra sa retraite en 1971. Avec Wasson, il effectuera d'autres périples en Nouvelle-Guinée et en Inde, jusqu'à sa mort, en 1979. « C'était un personnage ; je l'admire et je l'aimais. Sans lui je n'aurais pu rien faire dans la mycologie », s'épanche le New-Yorkais à la veuve de son ami, en février 1980.

La correspondance entre Heim et Wasson occupe une place centrale dans la thèse d'histoire des sciences qu'écrit actuellement Vincent Verroust, intitulée « Une science est née, les conséquences heuristiques de la découverte des champignons divinatoires du

Mexique, en France (1953-1971) ». Ce quadragénéaire anime depuis 2017 la Société psychédélique française, une « association de médiation culturelle et scientifique sur le thème du psychédélisme ». Dans un restaurant indien, à deux pas du Jardin des plantes, il nous en offre quelques autocollants à l'effigie d'un coq juché sur un champignon.

« Il y a une vingtaine d'années, j'ai fait un stage dans l'annexe du Muséum à Dinard, un vieux manoir en bord de mer, raconte Vincent Verroust. Je fouille les tiroirs d'un secrétaire et je tombe sur des lettres de Roger Heim évoquant des champignons hallucinogènes. J'ai voulu essayer à mon tour. » Pour le chercheur, c'est une révélation, dont témoignent ses activités actuelles. La question environnementale, qui fut un sujet de préoccupation pour Roger Heim, traverse sa thèse en filigrane. « La conscience écologique de Heim s'est aiguisée avec le temps, pour aboutir à la parution en 1973 de son essai, L'Angoisse de l'an 2000. Cet engagement a-t-il été intensifié par la psilocybine, qui a souvent pour effet d'accentuer notre sentiment d'interconnexion avec la nature ? »

Avec sa boule à zéro et ses lunettes rondes, semblables à celles qu'aurait jadis Roger Heim, Vincent Verroust revient sur un autre legs du mycologue : « C'est par son entremise que la première étude clinique au monde sur les effets de la psilocybine a été menée, dès 1958, à l'hôpital psychiatrique Sainte-Anne, à Paris. Heim s'est rapproché de Jean Delay, qui dirigeait alors l'établissement, et s'est arrangé pour lui fournir la substance. » L'expérience porte sur 72 malades mentaux et 29 sujets sains. La journaliste scientifique Erica Rex a pu comparer cette étude avec celles menées à Sainte-Anne, autour du LSD, quelques années auparavant. « Les essais sur le LSD s'apparentaient à de la torture : les sujets étaient traités comme des rats de laboratoire, sans souvent savoir ce qu'on leur administrait, retrace l'Américaine. C'est un peu moins vrai pour l'étude sur la psilocybine. Les médecins prenaient davantage soin des patients, du moins durant leur séjour à l'hôpital. »

« IL FAUT VAINCRE L'IDÉOLOGIE, TRÈS IMPLANTÉE EN FRANCE, QUI TEND À DISQUALIFIER TOUT CE QUI RESSEMBLE À DES DROGUES, AU MÉPRIS DES DONNÉES SCIENTIFIQUES »

Fabrice Jollant
professeur de psychiatrie à l'Université de Paris

Dès les années 1950, aux États-Unis, des pionniers des thérapies psychédéliques ont insisté sur la nécessité, pour obtenir des résultats positifs, de les réaliser dans un cadre rassurant. Cela n'a pas toujours été le cas à Sainte-Anne, où les sujets étaient parfois livrés à eux-mêmes, sous une lumière aveuglante, avec un suivi pour le moins aléatoire. A ce titre, l'histoire d'Henriette B. est exemplaire. Sans emploi, cette célibataire de 35 ans souffre d'anorexie – 40 kg pour 1,69 m – et d'un « cortège dépressif ». Après une session sous psilocybine, elle écrit : « Je vole sur un rayon de soleil, je suis vertige... Je ne sens plus le poids de ma chair libérée... » A sa sortie de Sainte-Anne, un mois après y être entrée, elle a gagné 7 kg. Mais, une fois chez elle, Henriette replonge dans la dépression. « Elle a été laissée seule, regrette Erica Rex. Or si le sujet n'est pas bien entouré avant, pendant, mais aussi après la thérapie, celle-ci a toutes les chances d'échouer. »

En 1963, la France abandonne la recherche sur les psychédéliques, trois ans avant leur interdiction. Elle reprend timidement, aujourd'hui, plus de quinze ans après les premières études qui ont ravivé outre-Atlantique l'intérêt des scientifiques, en particulier pour la psilocybine. « Cet écart s'explique en partie par l'habitude qu'on a prise, pour soigner les maladies mentales, de recourir à une fierté française : les neuroleptiques, portés par les découvertes d'Henri Laborit et du laboratoire Rhône-Poulenc dans les années 1950 », estime Vincent Verroust.

Raphaël Gaillard, qui dirige le pôle de psychiatrie de l'hôpital Sainte-Anne, réfute cette hypothèse. « La France souffre d'abord d'une inertie spectaculaire face à l'innovation, avance le psychiatre, normalien et expert judiciaire. Aux États-Unis, l'initiative est individuelle et pragmatique : si ça marche, on teste. Chez nous, le poids de la responsabilité collective et réglementaire est autrement plus lourd. » Cinquante-cinq ans après « sa » première mondiale, Sainte-Anne testera bientôt la psilocybine pour lutter contre la dépression. L'étude, prévue pour 2023, portera sur 80 sujets, avec l'étroite collaboration du laboratoire anglo-saxon Compass Pathways, le plus actif mais aussi le plus décrié sur ce composé. « Sans le soutien d'industriels, aucune recherche ambitieuse ne peut se faire », assume Raphaël Gaillard, sous le regard songeur d'une figurine de Maître Yoda qui surplombe son bureau. Et de tempérer : « Le cimetière des molécules est rempli de substances qui n'ont pas tenu leurs promesses... Je n'ai jamais cru à la panacée. »

DÉPÉNALISATIONS AUX ÉTATS-UNIS

Le psychiatre met en garde contre la tentation de dépénaliser la psilocybine, comme s'y emploient déjà certaines villes américaines : « Sans supervision médicale, il y aura fatalement des accidents – or aujourd'hui la tolérance à l'accident est nulle », insiste-t-il, en citant la possibilité, infime mais réelle, de développer des troubles cardiaques ou schizophréniques. En 2018, un Lyonnais de 18 ans est mort en se jetant par la fenêtre, après avoir pris des psilocybes avec des amis. L'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) estime que 5,3 % des adultes ont consommé un champignon hallucinogène au moins une fois dans leur vie. « L'augmentation de soi, ça ne me concerne pas ; soigner des souffrances épouvantables, si, poursuit Raphaël Gaillard. En légalisant ces substances, on risquerait de priver de leurs bienfaits ceux qui en ont le plus besoin : les malades... D'autant que ces traitements ont l'avantage de tordre le cou à l'opposition historique entre la pharmacopée et la thérapie, les médecins et le divan. »

Son collègue Fabrice Jollant, professeur de psychiatrie à l'Université de Paris, s'apprête à étudier l'impact de la psilocybine sur la réduction des conduites suicidaires, sa spécialité. « Le suicide est lié à un déficit de sérotonine, mais aussi à l'impression qu'on est seul au monde. La psilocybine peut corriger ces deux facteurs : elle agit sur les récepteurs de sérotonine et, si elle est accompagnée d'un protocole adéquat, peut accroître le sentiment de connexion au monde. » L'étude sera menée à Léna, en Allemagne, même si Fabrice Jollant ne désespère pas d'en réaliser une bientôt dans en France. « Un fabricant américain de psilocybine projette de s'installer près

d'Aurillac, croit-il savoir. Encore faut-il vaincre l'idéologie, très implantée en France, qui tend à disqualifier tout ce qui ressemble à des drogues, au mépris des données scientifiques. »

Luc Mallet est psychiatre et chercheur en neurosciences à l'Institut du cerveau à la Pitié-Salpêtrière, à Paris. Il vient d'ouvrir une section « psychédélique » au sein de l'Association française de psychiatrie biologique et de neuropsychopharmacologie où il espère rassembler une cinquantaine de confrères. Il compte leur partager ses réussites récentes : en coopération notamment avec huit services d'addictologie d'Ile-de-France, il a levé 1,2 million d'euros pour mesurer, entre autres, les effets du LSD sur la dépendance à l'alcool. L'étude, ambitieuse, devrait compter 210 patients. Le protocole sera bien plus « froid » qu'aux États-Unis : « Les thérapeutes ne pourront pas donner la main aux patients, comme ils le font aux États-Unis, sinon les flics débarqueraient aussitôt ! », module Luc Mallet. En France, il y a une méfiance diffuse pour ce qui touche au spirituel : une étude sur les traits dominants de personnalité a montré que le rapport à Dieu est la principale différence entre les Américains et les Français. Descartes, puis Freud et Lacan sont passés par là. »

UNE « DIABOLISATION » FRANÇAISE

Mais la France est aussi le pays de Claude Lévi-Strauss, l'ami de Robert Gordon Wasson. En 1970, au détour de sa critique d'un ouvrage du banquier new-yorkais, l'anthropologue arguait que les hallucinogènes sont « des déclencheurs et des amplificateurs d'un discours latent que chaque culture tient en réserve et dont les drogues permettent ou facilitent l'élaboration ». Ce « discours latent », en France, quel est-il ? Il fait grand cas, semble-t-il, de la créativité artistique. L'expérience réalisée en 1960-1961 à Sainte-Anne par René Robert en atteste. Ce psychiatre a demandé à 29 artistes, dont cinq internés, de peindre ou dessiner sous psilocybine. Après une tentative infructueuse à l'hôpital, les essais s'avèrent plus concluants dans l'atelier ou au domicile des artistes. L'un d'eux, Sam Mendel, s'écrit même : « Je n'ai jamais eu le culot de faire ça. » Intrigué par la substance, le poète Henri Michaux en tire une certaine satisfaction : « La psilocybine est étonnante par les transformations intérieures », écrit-il en 1959.

Plus d'un demi-siècle plus tard, les principaux mécènes de la Société psychédélique française s'avèrent également être des artistes, révèle Vincent Verroust. Parmi eux, la comédienne Blanche Gardin. Après avoir pris des champignons hallucinogènes entre ses 17 ans et ses 30 ans, « en quête d'une expérience de transcendance », elle y est revenue autour de la quarantaine, pour des raisons thérapeutiques – elle souffrait de maux de ventre, combinés à un « terrain dépressif ». « Les antidépresseurs modifient votre humeur mais pas votre rapport à vous-même et au monde, confesse Blanche Gardin, âgée de 45 ans. La psilocybine, elle, m'a guérie. » A quoi tient, selon elle, le retard français en la matière ? « Alcool mis à part, la France diabolise les états modifiés de conscience. Celui qui les recherche quitte le groupe, la normalité. Les Américains, avec leur tempérament de pionniers, y sont plus enclins. »

Installée depuis plus de vingt ans aux États-Unis, à New York, où elle travaille pour plusieurs médias français, dont Le Monde, Stéphanie Chayet a consacré un livre aux psychédéliques, *Phantastica* (2020, Grasset). Elle y a eu recours après la découverte d'un cancer du sein, en 2016, à l'âge de 44 ans. La journaliste explique ainsi le hiatus entre ses deux pays : « Les promesses des psychédéliques – exploration des confins, réinvention de soi... – sont plus compatibles avec les mythes américains qu'avec nos penchants égalitaristes et collectivistes. »

On en revient à Robert Gordon Wasson, qui voyait les champignons hallucinogènes comme le reflet de nos affects. Son alter ego, Roger Heim, n'a jamais dit autre chose : « L'homme et le champignon sont faits soit pour s'entendre, soit pour se heurter. Face à face, comme dans un miroir, l'un répète l'autre dans sa symbolique ou affective signification. » ■

AURELIANO TONET